

[Cahiers du Cinéma](#) / [Actualités](#) / Ostrovsky, folioscopes

[lien vers l'article](#)

Ostrovsky, folioscopes

Publié le 17 juin 2024 par [Circé Faure](#)

CYCLE. Dans le cadre du cycle *Contre-chant : luttés collectives, films féministes*, la BPI programme cinq films de Vivian Ostrovsky lors d'une double séance le 22 juin au Centre Pompidou, à Paris.

« *Comme j'ai une mauvaise mémoire, je me suis dit : je vais filmer des moments qui accrochent mon œil. C'était comme un carnet de notes.* » Cosmopolites, comme elle, qui vécut au Brésil, en France ou aux États-Unis, et fit de nombreuses visites aux membres de sa famille russoukrainienne lorsqu'il leur était interdit de sortir de l'URSS, les films de **Vivian Ostrovsky** composent une galaxie de *home movies* en super 8, de *found footage* et de portraits de femmes artistes, souvent de ses amies, comme *SON CHANT* (2020)*, qui rend hommage à l'osmose artistique entre **Chantal Akerman** et **Sonia Wieder-Atherton**, en entremêlant leurs voix et leurs œuvres dans un geste de montage affectueux. *Hiatus* (2018), consacré à la dernière interview de l'autrice brésilienne **Clarice Lispector**, et *M M in Motion* (1992), qui suit le travail de création de la chorégraphe **Mathilde Monnier**, sont d'autres fragments d'un dictionnaire artisanal et personnel du matrimoine international (qui inclut par ailleurs **Ione Saldanha** et bientôt **Elizabeth Bishop**), mais aussi le lieu d'expression d'une générosité mutuelle entre les arts.

Les mots de **Clarice Lispector**, dont l'interview rappelle les meilleurs moments télévisuels de **Marguerite Duras**, rencontrent les plages brésiliennes filmées par Ostrovsky, « hiatus » urbains dont le ciel nocturne offre un écran aux incrustations de poésie concrète, mi-chemin visuel entre le cinéma et la littérature. Le montage de *M M in Motion* s'amuse tantôt à accompagner le burlesque des certains enchaînements

par la saccade d'un super 8 ou d'un 16 mm accélérés et une chorégraphie des conversations de travail, tantôt à étirer la précision des mouvements des danseurs (eux-mêmes aubaine cinématographique propice aux collages). « *J'ai pensé que ce serait intéressant de faire un anti-reportage télé. Mathilde m'avait dit : "Vous pouvez venir mais seule avec votre caméra super 8 et sans éclairage". J'aime bien l'Arte Povera et travailler avec les moyens du bord, c'est toujours intéressant. Il y a peu de texte : le corps, le mouvement, donnaient l'idée* », explique-t-elle depuis son domicile, à New York.

Chacun des films d'Ostrovsky est une sculpture visuelle et sonore à bâtons rompus, inspirée par la malice d'un **Jacques Tati** dont elle admire « *l'utilisation du son et le langage du corps* ». Si *Allers Venues* (1984), l'un de ses premiers films, exalte cet humour du décalage cartoonesque en dessinant l'utopie d'un été passé entre amis dans un gîte du sud de la France, les récits de voyages de *Nikita Kino* (2002) se font plus amers. Croisant les images qu'elle rapportait de ses visites en URSS avec les archives filmiques de toutes sortes déposées par l'ancien **Parti communiste israélien** à la **Cinémathèque de Jérusalem**, Ostrovsky glisse de son histoire familiale à la fresque bigarrée des sixties soviétiques. « *J'avais gardé un petit lot de home movies en 8 mm et en super 8. Des années après, j'ai voulu en faire quelque chose mais je n'avais pas assez de matière. C'est toujours comme des poupées russes : je commence avec un petit lot de super 8, je les mets dans du 16 et du 35, ça parle de la famille, puis de la Russie, de l'histoire... Je travaille en cercles concentriques. Le nombrilisme n'a pas d'intérêt, je préfère élargir.* »

Avant même de réaliser ses premiers films, Vivian Ostrovsky contribua de manière essentielle à la promotion des films de femmes. Avec **Esta Marshall**, elle créa quelques-uns des premiers festivals de films de femmes français en 1974 et 1975. Avec **Rosine Grange**, elle s'efforça aussi de les diffuser : « *Les femmes étaient affamées de voir des films tournés par d'autres femmes, qui parlaient d'elles, de leur vie. Avec les réseaux de **Maisons de la Culture**, on a fait un travail de distribution qui n'existait pas autrement, parallèlement aux collectifs militants. C'était dur parce qu'il n'y avait aucune subvention. On déménageait sans arrêt, on mettait tous les films dans une 4L, et puis on partait à l'aventure en France, et en Europe.* » **Ostrovsky sera présente au Centre Pompidou le 22 juin. Passeuse un jour...**

Circé Faure

* en collaboration avec **Ruti Gadish**, monteuse des films *Hiatus* et *SON CHANT*

CYCLE. Dans le cadre du cycle Contre-chant : luttes collectives, films féministes, la BPI programme cinq films de Vivian Ostrovsky lors d'une double séance le 22 juin au Centre Pompidou, à Paris.

Ostrovsky, folioscopes



Son chant (2020).



Nikita Kino (2002).

« Comme j'ai une mauvaise mémoire, je me suis dit : je vais filmer des moments qui accrochent mon œil. C'était comme un carnet de notes. » Cosmopolites, comme elle, qui vécu au Brésil, en France ou aux États-Unis, et fit de nombreuses visites aux membres de sa famille russo-ukrainienne lorsqu'il leur était interdit de sortir de l'URSS, les films de Vivian Ostrovsky composent une galaxie de *home movies* en super 8, de *found footage*

et de portraits de femmes artistes, souvent de ses amies, comme *SON CHANT* (2020), qui rend hommage à l'osmose artistique entre Chantal Akerman et Sonia Wieder-Atherton, en entremêlant leurs voix et leurs œuvres dans un geste de montage affectueux. *Hiatus* (2018), consacré à la dernière interview de l'autrice brésilienne Clarice Lispector, et *M M in Motion* (1992), qui suit le travail de création de la chorégraphe Mathilde Monnier, sont

d'autres fragments d'un dictionnaire artisanal et personnel du matrimoine international (qui inclut par ailleurs Ione Saldanha et bientôt Elizabeth Bishop), mais aussi le lieu d'expression d'une générosité mutuelle entre les arts.

Les mots de Clarice Lispector, dont l'interview rappelle les meilleurs moments télévisuels de Marguerite Duras, rencontrent les plages brésiliennes filmées par Ostrovsky, « hiatus » urbains dont le ciel nocturne offre un écran aux incrustations de poésie concrète, mi-chemin visuel entre le cinéma et la littérature. Le montage de *M M in Motion* s'amuse tantôt à accompagner le burlesque des certains enchaînements par la saccade d'un super 8 ou d'un 16 mm accélérés et une chorégraphie des conversations de travail, tantôt à étirer la précision des mouvements des danseurs (eux-mêmes aubaine cinématographique propice aux collages). « J'ai pensé que ce serait intéressant de faire un anti-reportage télé. Mathilde m'avait dit : "Vous pouvez venir mais seule avec votre caméra super 8 et sans éclairage". J'aime bien l'Arte Povera et travailler avec les moyens du bord, c'est toujours intéressant. Il y a peu de texte : le corps, le mouvement, donnaient l'idée », explique-t-elle depuis son domicile, à New York.

Chacun des films d'Ostrovsky est une sculpture visuelle et sonore à bâtons rompus, inspirée par la malice d'un Jacques Tati dont elle admire « l'utilisation du son et le langage du corps ». Si *Allers Venues* (1984), l'un de ses premiers films, exalte cet humour du décalage cartoonnesque en dessinant l'utopie d'un été passé entre amis dans un gîte du sud de la France,

les récits de voyages de *Nikita Kino* (2002) se font plus amers. Croisant les images qu'elle rapportait de ses visites en URSS avec les archives filmiques de toutes sortes déposées par l'ancien Parti communiste israélien à la Cinémathèque de Jérusalem, Ostrovsky glisse de son histoire familiale à la fresque bigarrée des *sixties* soviétiques. « J'avais gardé un petit lot de *home movies* en 8 mm et en super 8. Des années après, j'ai voulu en faire quelque chose mais je n'avais pas assez de matière. C'est toujours comme des poupées russes : je commence avec un petit lot de super 8, je les mets dans du 16 et du 35, ça parle de la famille, puis de la Russie, de l'histoire... Je travaille en cercles concentriques. Le nombrilisme n'a pas d'intérêt, je préfère élargir. »

Avant même de réaliser ses premiers films, Vivian Ostrovsky contribua de manière essentielle à la promotion des films de femmes. Avec Esta Marshall, elle créa quelques-uns des premiers festivals de films de femmes français en 1974 et 1975. Avec Rosine Grange, elle s'efforça aussi de les diffuser : « Les femmes étaient affamées de voir des films tournés par d'autres femmes, qui parlaient d'elles, de leur vie. Avec les réseaux de Maisons de la Culture, on a fait un travail de distribution qui n'existait pas autrement, parallèlement aux collectifs militants. C'était dur parce qu'il n'y avait aucune subvention. On déménageait sans arrêt, on mettait tous les films dans une 4L, et puis on partait à l'aventure en France, et en Europe. » Ostrovsky sera présente au Centre Pompidou le 22 juin. Passeuse un jour...

Circé Faure

Propos recueillis en visioconférence, le 12 mai.